

LE PROFESSEUR MORTIMER

Des générations successives de lecteurs de BD connaissent les aventures du professeur Mortimer, un savant barbu, sympathique et rouquin capable de résoudre les énigmes les plus ardues. Il est flanqué de son alter ego, le colonel Blake, comme Sherlock Holmes l'est du major Watson, Hercule Poirot ayant quant à lui pour confident un ancien officier britannique, Hastings.

Tous ces couples reposent sur un principe commun : toute énigme ne peut être résolue qu'en joignant les forces respectives du penseur méthodique et de l'aventurier fougueux. Tandis que le second se précipite sur la première explication venue, le premier réfléchit avec une lenteur calculée au point que ses hésitations sont prises pour autant d'embarras ; mais ces troubles apparent le conduisent inévitablement à rectifier la première impression d'une scène de crime ou d'accident, et toutes celles qui l'ont suivie sans autre ordre que le lacis informe de découvertes fortuites d'indices.

Ce n'est pas un hasard si l'auteur de deux best seller mondiaux, le pont de la rivière Kwāi et la planète des singes use du même procédé pour enseigner la méthode scientifique à ses lecteurs. Dans un autre de ses romans, le professeur Mortimer, il a même rendu hommage au créateur des personnages de bande dessinée, EP. Jacobs. Dans le roman publié à titre posthume en 2005, l'archéologue et le mystère de Nefertiti, il utilise le contexte même qui fit le succès de Blake et Mortimer, l'Égypte pharaonique, pour nous donner une nouvelle leçon d'épistémologie appliquée. A chaque fois, la science est présentée comme un bienfait et une catastrophe. Le professeur Mortimer de Pierre Boule n'est-il pas un cancérologue renommé qui s'enferme dans une île pour y pratiquer d'inquiétantes expériences sur les animaux ?

Dans ce dernier livre dot on ignore la date exacte de rédaction, un jeune homme fortuné et oisif se lance dans l'égyptologie par déception quand son amante érudite lassée de son ignorance et de sa fatuité le quitte au Caire au cours d'un voyage entrepris dans son avion personnel. Pendant qu'elle joue les touristes avertis, le jeune pilote vexé se lance dans lecture des classiques de l'égyptologie au point de trouver lors d'une escale à Louxor un terrain de convergence avec un égyptologue professionnel, auteur d'un livre sur Tell el Amarna et l'hérésie d'Akhénaton, auquel il laisse entendre qu'il en sait plus sur le sujet que le maigre bagage acquis en quelques heures de lecture passionnée.

L'égyptologue que nous décrit Pierre Boule est un modèle du genre. D'abord, il est anglais comme Flinders Petrie. Il a une voix douce (que dans un épisode ultérieur l'amante retrouvée prendra pour celle d'une femme), un français châtié (par convention romanesque), et un raisonnement impeccable (du moins le croit-on : là est vraiment l'objet du livre). Surtout, cet homme d'expérience ayant autrefois joui de la reconnaissance de ses pairs (il est donc âgé) n'en a pas moins perdu toute illusion sur les pouvoirs de l'archéologie. Selon ses propos fidèlement rapportés par le jeune imposteur, on ne fera plus découvertes en égyptologie. En effet, soit les sites ont déjà été détruits par des aventuriers au grand flair vite transformés en pillards avides ; soit les trouvailles faites lors de fouilles sérieuses souffrent d'être ensuite interprétées sous l'angle de théories abstraites ne laissant aucune place à la contradiction et fermant donc la porte à toute explication nouvelle. Dans les deux cas, bien que Pierre Boule ne le dise point en ces termes, la science est victime de l'idolâtrie (que l'idole soit faite de matériaux précieux ou qu'elle prenne l'apparence de thèses sacro-saintes). Les chercheurs de trésor ne s'embarrassent guère de scrupules scientifiques mais ils ont du flair ; les savants éminents quadrillent le terrain avec minutie, mais ils sont bornés. Entre ces deux maux, le lecteur devine que le moindre incident imprévu pourrait non seulement déclencher une salutaire collaboration entre le vieil archéologue déçu par ses collègues et le jeune aventurier

piqué au vif par sa compagne, mais aussi conduire à une comparaison riche d'enseignements de leurs méthodes et de leurs résultats.

Pierre Boule tend à voir le monde avec des équations simples : l'intuition ou le hasard permettent de lancer une investigation, mais aussi de la relancer lorsque l'observation bute sur une anomalie inexplicable en termes logiques. En revanche, ce sont des freins puissants à la recherche de la vérité, laquelle demande de la méthode, de la patience, de la continuité. Pourtant, celles-ci ne sont pas des garanties de succès car des explications convaincantes peuvent être le fruit d'une volonté implacable de faire entrer les faits dans le cadre de théories qui leur préexistent. Il n'est pas étonnant que la solution de ce dilemme réside dans l'improbable association entre deux personnages aussi différents que les Britanniques et les Japonais de la rivière Kwaï, mais aussi les chimpanzés et les gorilles (ou les humains) de la planète des singes. Il n'est pas autrement surprenant que l'intuition soit associée à la jeunesse, et la logique à un âge vénérable. On comprend que ces états imaginaires sont des types idéalisés des stades par lesquels toute formation de chercheur passe comme les trois petits cochons relus par Bruno Bettelheim seraient des variations successives sur le rapport optimal entre principe de plaisir et principe de réalité.

L'incident imprévu survient lorsque l'archéologue obtient d'être reconduit au Caire dans l'avion personnel du jeune homme. Celui-ci tentant pour l'épater de trouver à tout prix au sol ces vestiges que l'on n'aperçoit que lors d'une observation aérienne se livre à d'excentriques trajectoires. A cours d'essence, l'avion pique du nez et s'écrase sur une falaise. Ou plutôt, s'enfonce sans dégâts majeurs dans la paroi rocheuse et découvre au point d'impact un tunnel camouflé conduisant à un temple souterrain. Le pilote a ainsi montré de façon inattendue que sa prétention d'avoir autant de flair pour sa nouvelle passion, l'archéologie, que pour les affaires auxquelles il doit une existence confortable était fondée. L'Égyptologue, lui, pourrait raisonnablement lui concéder qu'il a ainsi découvert ce qu'il ne cherchait pas, le hasard provoqué par l'esbroufe du pilote et ses manœuvres risquées étant un bel exemple de « serendipity » telle que l'entendait Robert Merton.

Premier remis du choc, le pilote précède l'archéologue dans tous les itinéraires qu'ils suivent l'un après l'autre puis ensemble au fond de la caverne. A chaque découverte fortuite, le premier émet sur le champ des hypothèses hardies, mais plausibles, que le second s'empresse d'infirmer avec des arguments complexes dont l'exposé est à la fois long et maîtrisé. C'est la comparaison de ces deux démarches et de leurs fruits que le livre invite à faire sans attendre, en dépit d'une lecture d'autant plus cursive qu'elle l'histoire se lit tout d'un trait, comme un roman.

Terminons en cependant la narration avant de se livrer à cet exercice d'épistémologie. Comme l'on peut s'y attendre, il y a là tous les ingrédients d'un complot avorté contre la reine Nefertiti. Cet attentat se décompose en deux phases que les deux compères finissent par distinguer. Tout d'abord, l'attentat proprement dit, aurait du avoir lieu en haut d'un boyau étroit conduisant à un espace d'observation caché aux regards, d'où une fente dans la roche aurait permis à un archer habile de percer d'une flèche le cœur de la reine en adoration du dieu soleil sur un plateau tout proche, tandis qu'un complice aurait, lui, déclenché un cataclysme en miniature faisant croire au peuple que la reine a été détruite par un éboulement provoqué par une sorte d'éruption volcanique. Il disposait à cette fin d'un cordon relié à un dispositif ingénieux et mécaniquement très simple qui ne fonctionna pas. En bas, trois autres protagonistes anonymes, tous tués pendant qu'ils répétaient la cérémonie destinée à convaincre un peuple crédule et désorienté que la reine était bien morte naturellement puisqu'elle aurait été inhumée après la catastrophe apparente dans un tombeau disponible. Là où le jeune homme, victime de la beauté d'une célèbre représentation en plâtre, croit percevoir le geste d'un amoureux éconduit et jaloux, l'archéologue expérimenté repère une chaîne de commandement, des motivations complexes et des commanditaires absents, les

prêtres d'Amon. Néanmoins, le point est d'importance, les deux équipiers *induisent* au regard de quelques indices des sentiments et des émotions à partir desquels ils se croient autorisés à *déduire* des explications. C'est à cette extrapolation que l'archéologue devra sa déconvenue une fois revenu à la civilisation quand son mémoire sera rejeté par les revues d'égyptologie comme trop romanesque, et par les éditeurs de romans comme trop peu littéraire. Le drame des sciences humaines est tout entier représenté dans cet échec : parce qu'elles rendent compte d'intentions et pas seulement d'actions, elles comportent une part inévitable d'imagination. Il est également évident que les deux analystes d'occasion réunis par le sort avaient des motivations personnelles tout sauf scientifiques : chacun veut donner une leçon à l'autre, comme aux absents qui comptent pour lui (compagne pour le dilettante, collègues pour le professionnel). Afin d'atteindre cet objectif, tout est bon, y compris la falsification : le jeune homme fait semblant de lire des hiéroglyphes que l'archéologue lui demande de déchiffrer, mais celui-ci forge à partir du constat de leur cryptage un scénario si fantastique qu'il rebute ses cercles de reconnaissance habituels. Dans un moment de lucidité et de sincérité, le jeune homme s'écrie « tout ici est supercherie » et le lecteur commence à croire que ceci vaut également pour les explications alambiquées du professeur. Celui-ci a d'ailleurs un double parfait parmi les protagonistes du complot, un magicien capable d'abuser les foules en faisant rayonner et bruire une statue monumentale. Il est juste d'ajouter ici que le jeune aventurier lui aussi a son clone dans la caverne : il s'agit du comploteur transi d'amour, passant si aisément de l'amour fou à la jalousie haineuse et de celle-ci à la colère retournée contre son propre camp l'amenant à délivrer à son complice la flèche destinée à sa maîtresse, comme le jeune homme passe de l'excitation à l'abattement et de la terreur à la témérité. Une lecture structuraliste attardée amènerait à apparier d'autres protagonistes de l'histoire, comme les trois prêtres déloyaux et les égyptologues académiques, la reine Néfertiti et la jeune femme volage ou bien encore la harpiste aveugle dont la compagne du héros rejoint momentanément le malheureux squelette lors d'une chute dans une cheminée naturelle.

Parce qu'ils sont dans des états similaires à ceux qu'ils prêtent aux cadavres trouvés dans la falaise, nos deux (trois) héros ont trop tendance à s'identifier à eux et à leur prêter leurs propres raisonnements. Comme dans le mythe platonicien, ils prennent les ombres fantomatiques de la caverne pour des êtres de chair et de sang, et la scène du crime manqué comme des meurtres subséquents pour le monde réel. C'est sans doute la raison de leur étrange comportement : au lieu de chercher du secours et la lumière du jour, ils s'enfoncent avec des lampes précaires dans les entrailles de la terre ; la jeune femme, dont on apprend ensuite qu'elle a été le témoin impuissant des évolutions hasardeuses de l'appareil et de son accident supposé, croyant surprendre son amant avec une maîtresse (trompée par la voix doucereusement féminine de l'égyptologue) ne court pas davantage vers la lumière pour reprendre son souffle comme le feraient par réflexe la plupart des gens, elle se cache au contraire dans le sarcophage.

Du fait que les traces et les sources de la narration ne sont pas contemporaines de leur interprétation, celle-ci prend forcément des libertés avec celles-là et supplée à leur pauvreté ou à leur mutisme à l'aide de matériaux qui ne proviennent pas de la scène du crime/de l'énigme, mais de l'expérience existentielle des chercheurs. Cette part de reconstitution repose sur une bonne dose d'imagination et d'anachronisme, ce qui la rend suspecte. L'explication est un récit cohérent, certes, mais ce n'est qu'un récit parmi d'autres possibles. Jamais les deux compères n'érigent deux ou même trois récits dont les faits n'écartent pas la vraisemblance avant d'en privilégier un. Le plus souvent, l'un avance candidement une hypothèse que l'autre détruit savamment et l'on en reste là, au triomphe du savoir sur l'innocence, le savant n'étant à son tour critiqué qu'au moment où il tente de publier son récit comme s'il exprimait une vérité historique.

En dépit de leurs erreurs méthodologiques, les protagonistes du roman ont des vertus pour l'apprenti épistémologue. Le pilote, tout d'abord, nous montre ce qu'un chercheur qui se respecte ne doit surtout pas faire : partir sans plan, détruire ou modifier des preuves, extrapoler, imputer aux autres des sentiments dont les formes (l'amour, la jalousie) et l'intensité (la passion, la haine) leur sont peut-être étrangères, se précipiter dans le plus grand désordre en allant d'un choc à un autre (au double sens physique et figuré du mot), prendre l'épisode pour une intrigue isolée à la fois de son contexte (la ville toute proche de Tell el-Amarna, la fin de l'hérésie atonienne) et d'autres contextes similaires (accessibles par la comparaison).

L'égyptologue quant à lui nous donne une belle leçon de méthode. Partant du postulat que tout phénomène, aussi étrange soit-il, a une cause naturelle, il trouve cette dernière *en ramenant l'inconnu au connu*, nonobstant le fait que pour cette fois-là au moins ce qui est inédit soit vraiment différent de ce qui le précède dans l'ordre des découvertes. Procédant par *inférences successives*, il résout peu à peu l'énigme accidentellement offerte à sa sagacité. Mais on comprend à la lecture qu'il triomphe sans gloire de l'apprenti archéologue crédule et fanfaron (comme il triomphe du lecteur candide), la partie étant autrement plus redoutable quand il s'agit de convaincre ses pairs. Loin de se laisser dicter son comportement par les questions et les objections pressantes de son compagnon d'infortune (ou de fortune), il établit un raisonnement construit à partir d'indices, puis il cherche la confirmation de ses hypothèses par de nouveaux indices. Ainsi trouve-t-il dans la cendre ou sur le sol au milieu des gravats ce qu'il affirme devoir s'y trouver : un enduit de camouflage de l'entrée, des verres grossissants, des fils de marionnettiste, une pointe de flèche, du sang séché, etc. Le même procédé l'autorise à énumérer ce qui ne s'y trouve plus, autrement dit tout ce qui était en bois et que les termites ont depuis longtemps consommé. Dans le premier cas de figure, on ne sait si les indices ont déjà été repérés puis exhumés voire tirés de sa besace et placés pour être judicieusement « découverts » ensuite, comme le ferait un illusionniste. Dans le second, on n'a aucun moyen de vérifier que des chevilles, poutres, statues et meubles étaient effectivement présents avant le passage des « fourmis blanches » ou pas.

Il reste que le lecteur doit être impressionné par le professionnalisme de l'égyptologue, sa pratique totalement hypothético-déductive, son recours aux calculs mathématiques (faits à tête reposée afin d'établir qu'une éclipse de soleil fut à l'origine du trouble ayant jadis conduit le comploteur terrifié par ce signe naturel à se retourner contre ceux qui l'auraient suivi dans ce sacrilège, puis les autres ouvriers à se joindre à lui avant de le tuer à son tour lorsque reprenant leurs esprits ils craignent son éventuel témoignage). Il semble disposer d'un outillage complet, afin de faire face à toutes les circonstances imprévues de la recherche, et même d'un « outil de son invention ». L'ensemble est convaincant jusqu'au moment où Pierre Boule introduit le doute dans l'esprit du lecteur en évoquant l'échec de la tentative de publication des résultats. Il est en effet possible que l'archéologue ait projeté tout ce qu'il portait en lui sur cette *crime scene*, y trouvant deux coupables idéaux déjà identifiés dans des recherches antérieures, dont le comportement aurait miraculeusement démontré la solidité de ses conjectures : l'artiste et le sculpteur, comme par hasard des antagonistes de savants. Si cela était vrai, il n'aurait pas vraiment donné de meilleure explication que celle du jeune homme, tout entier à sa tâche de donner à la reine et à la harpiste un rôle principal dans le scénario.

Je vais maintenant laisser la parole aux deux héros, afin d'illustrer mes propos de façon plus parlante.